

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Eugène Ysaye. — L'Exposition de *L'Art vivant* au Palais des Beaux-Arts. — Le peintre Edgard Tydgat. — *Le Journal des Poètes*. — *Poèmes de gosses* recueillis et commentés par Maurice Carême. — Mémento.

Avec **Eugène Ysaye** disparaît une des figures les plus représentatives de la Belgique d'avant-guerre. En des temps heureux, il incarna une sorte d'apostolat lyrique auquel ne pouvait manquer d'adhérer un pays pauvre en génies et qui se contentait d'un violon pour sacrer grand homme celui qui en maniait l'archet. Tout dans Eugène Ysaye contribuait du reste, à lui assurer l'auréole. Autant que la magie d'un instrument unique, sa majestueuse stature, son masque à la fois impérieux et doux, son regard inspiré et sa vaste chevelure concrétèrent, dans l'esprit de ses admirateurs, le type même du grand musicien. Car, pour anachronique qu'il s'avère de nos jours, ce type fixé par les romantiques n'a guère évolué, et si certains virtuoses d'aujourd'hui y ont délibérément renoncé, il en est bon nombre qui lui sont demeurés fidèles. Qu'il brandît son Guarini ou sa baguette de chef d'orchestre, dès avant les premières mesures, Eugène Ysaye se sentait donc maître de son public. Aimé d'amour et le sachant, il arrivait d'ailleurs à ses concerts comme à de mystérieux rendez-vous, où chaque œuvre prenait aussitôt figure de maîtresse élue. Sous la caresse qui la domptait, elle ne tardait pas à exhiler ses plus intimes secrets et, docile à son amant d'une heure, rejoignait dans une voluptueuse extase les déesses de jadis violées par un mortel. Classiques, romantiques et modernes, tous les ouvrages ressuscités ou révélés par Eugène Ysaye participèrent ainsi à une orgie magnifique, à laquelle il suffit d'avoir assisté une fois, pour comprendre le prestige de cet incomparable interprète.

Sans doute, et c'était fatal tant il se savait adulé, s'abusa-t-il quelquefois sur la valeur de sa gloire. Pour faire chanter, comme pas un, tel ou tel instrument, l'interprète, fût-il merveilleux comme celui-ci, n'en demeure pas moins tributaire du compositeur qui l'inspire. La musique se sert de lui comme d'un utile truchement entre elle et ses vrais

élus, et c'est s'abuser sur son destin que de l'égaliser, ainsi qu'il le fait trop souvent lui-même, aux créateurs dont il extériorise le génie ou le talent.

Ceux que servit Eugène Ysaÿe furent innombrables. De Bach à Debussy, tous les maîtres du violon et de l'orchestre trouvèrent en lui un zélé aussi fervent que passionné. César Franck, qui lui dédia sa sublime sonate, fut révélé par ses soins, et sans lui Guillaume Lekeu, fauché au seuil d'une éclatante carrière, n'aurait pas de sitôt pris rang parmi les plus pures gloires de la musique. Dans son désir de servir ses compatriotes moins glorieux, il essaya même, avec un désintéressement dont on ne lui a pas assez tenu compte, d'imposer au public quantité d'œuvres belges auxquelles il insuffla son enthousiasme coutumier, mais qui manquant, hélas! d'originalité et de flamme, sombrèrent aussitôt dans l'oubli. En bon Liégeois qu'il était, il n'en garda point d'amertume, s'efforçant même de renouveler l'expérience chaque fois que l'occasion s'en présentait. Mais chaque fois, la victoire escomptée se mua en défaite, sans que le général malchanceux perdît foi dans son destin. Ces échecs n'étonnèrent personne. Car, quelque pénible qu'en soit l'aveu, à part le génial Franck, le pathétique Lekeu et deux ou trois noms secondaires, la Belgique contemporaine ne compte guère de grands compositeurs. Pour d'obscures raisons, parmi lesquelles l'amour de la couleur joue un indubitable rôle, nos musiciens semblent ignorer le détachement spirituel indispensable aux créateurs. La plupart de leurs œuvres, asservies au seul décor et transposées directement de la palette à la gamme, ne dépassent jamais l'esquisse ou le tableau, à moins que, dans un vain sursaut d'idéalité, elles ne s'épuisent en effusions interminables.

Eugène Ysaÿe lui-même, en dépit de son énorme érudition, échoua dans ses vellétés créatrices qui, sans le respect attaché à son nom, n'auraient jamais suscité l'intérêt d'un public quelque peu averti. Pas plus que son récent opéra, ses œuvres violonistiques ne sont marquées du signe d'éternité. Tout au plus, prouve-t-il dans celles-ci les étonnantes ressources de son instrument favori, dans celui-là la ferveur de son amour pour sa terre natale.

Bien qu'il en fût intimement convaincu, ce n'est donc pas sous ce jour qu'il demeurera cher à nos mémoires. Et cependant, comment ne pas lui savoir gré de cette tentative qui prend l'aspect d'une émouvante évasion quand on sait qu'à l'heure où il s'y risqua, le violon auquel il avait voué sa vie ne répondait plus à l'appel de ses doigts désespérés. Si le virtuose avait terminé sa carrière et en souffrait comme d'une trahison, le musicien demeurait fidèle à la Déesse qui s'était penchée sur son berceau et n'avait cessé de lui prodiguer ses lauriers.

Drame poignant que celui d'une telle âme blessée à mort et qui malgré l'agonie proche cherche encore à se reconquérir... En reconnaissance des heures inoubliables qu'il leur avait fait vivre, les admirateurs d'Eugène Ysaye accueillirent ses suprêmes sursauts comme autant de nouvelles victoires. Il mourut dans une apothéose, laissant le souvenir d'un magicien des sons, d'un éveilleur inlassable et, ce qui l'ennoblit encore, d'un cœur aussi enthousiaste que généreux. C'est plus qu'il n'en faut pour laisser une trace ailleurs que dans le sable.

En sera-t-il de même des peintres de **L'Art Vivant** qui venus de tous les coins d'Europe se confrontèrent récemment dans les vastes locaux du Palais des Beaux-Arts? Sans doute sont-ils assurés de leur gloire puisqu'ils se tiennent pour les maîtres de l'heure et que l'étiquette dont les ont gratifiés de subtils esthéticiens les situe, dès à présent, en bonne place dans l'histoire de l'art.

Cette étiquette a été fort discutée. Qu'est-ce au juste, que ce fameux *Art vivant* autour duquel se sont livrées et se livrent encore des batailles acharnées?

On en a proposé vingt définitions plus subtiles les unes que les autres et qui, en fin de compte, n'ont satisfait personne. Car, si une telle épithète, qui présuppose un programme nettement déterminé, peut s'appliquer avec un semblant de raison à quelques excellents peintres, elle est revendiquée aussi par nombre de mauvais plaisants qui s'en prévalent non sans orgueil pour justifier leur ignorance et leur absence de talent. Pour résoudre la question,

le mieux que l'on puisse faire est de s'en référer aux œuvres qui se réclament d'elle. Quand celles-ci font masse comme ce fut le cas au Palais des Beaux-Arts, on n'a que l'embarras du choix. Tous les grands noms de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Hollande, de Tchécoslovaquie et de Belgique, resplendissaient aux cimaises et ce qui ne gâtait rien, de nombreux jeunes, encore ignorés du grand public, y corsaient de leurs impatiences la gloire déjà stabilisée de leurs aînés. Reconnaissons qu'en ce faisant, les organisateurs de *L'Art Vivant* justifiaient à leur insu peut-être, mais de belle façon, leur étiquette ambiguë et qu'en toute loyauté ils nous jetèrent au cœur même de la mêlée. Cubistes, fauves, expressionnistes, surréalistes, voire quelques néo-impresionnistes apaisant leurs disputes, se partagèrent équitablement le champ clos et pour qui, à tort ou à raison, déplore notre nivellement social, les différents cris de guerre de ces écoles rivales prirent aussitôt l'aspect d'une légitime révolte de l'esprit. Que de fois, en effet, ne nous avait-on pas affirmé l'existence d'un art international, et s'était-on plu, au nom d'une prétendue fraternité universelle, à nous démontrer la fraternité esthétique de peintres aussi éloignés les uns des autres que les latitudes sous lesquelles ils étaient nés!

Une seule visite à *l'Exposition de l'Art Vivant* prouvait l'inanité d'un tel sophisme, car jamais peut-être on ne put constater aussi bien que là l'indépendance absolue des différentes écoles européennes.

Sauf l'adoption de quelques traits communs et l'apparente similitude de certaines formules, les peintres représentés à ce salon, tout voisins qu'ils fussent par leurs frontières ou leurs sympathies, gardaient en effet avec leur sol, leur race et leurs origines, assez de liens pour se refuser à une tutelle inopportune.

Pourquoi dès lors, comme s'y plaît la critique d'arrière-garde, traiter en renégats ces continuateurs d'une impérieuse mais souple tradition, et leur imputer à crime l'ardeur qu'ils mettent à la défendre? Que l'on discute certaines de leurs tendances, rien de plus légitime quand ces tendances visent moins à la trouvaille qu'à une excentricité

de médiocre aloi. L'occasion s'en trouvait, certes, et fort belle, à *L'Art Vivant* où, comme dans n'importe quelle exposition d'ensemble, le bon côtoyait le pire, mais où l'on pouvait admirer aussi quelques œuvres maîtresses, déjà nimées de clartés avant-courrières et qui, malgré leur audacieuse nouveauté, rejoignaient dès à présent les chefs-d'œuvre de nos musées.

Si l'on s'en tient à la section belge, l'une des plus riches et des plus variées de toutes, nombreux s'y comptaient les peintres directement issus des maîtres d'autrefois et dont les toiles, toutes palpitantes des vérités d'aujourd'hui, rappelaient néanmoins par leur rayonnement la grande leçon des ancêtres et le respect qui y demeurait attaché. Il serait superflu de reparler ici d'Ensor, de Rik Wouters, d'Henri Evenepoel, de Permeke et de Floris Jaspers, depuis longtemps entrés dans une juste gloire. Mais comment ne pas s'attarder à l'œuvre d'un **Edgard Tydgat** qui pour avoir longuement préparé sa maîtrise, l'affirme aujourd'hui avec d'autant plus d'éclat? Une récente exposition d'ensemble révéla son nom au grand public. Jusqu'alors, il n'était connu que de quelques délicats, familiers des petits salons d'avant-garde. Il lui fallut la généreuse hospitalité du Palais des Beaux-Arts où son exposition précéda celle de *L'Art Vivant*, pour que l'on découvrit enfin sous le masque de ce modeste une des plus émouvantes figures de la peinture contemporaine. Car, si Edgard Tydgat ne dément en rien les traditions fondamentales de sa race, qui trouvent libre jeu dans les sujets dont il fait choix, le sentiment qui émane de son œuvre est d'ordre universel et brise les formes spécifiquement flamandes qui la délimitent. Eclos dans le trouble d'une âme que se disputent le mysticisme et la concupisance, il n'est pas loin d'égaliser en inquiétude et en ferveur celui qui nous rend si pathétiques certaines hagiographies. Ne brûle-t-il pas avec une frénésie inlassable, et n'est-il point revêtu d'une déconcertante innocence?

Déjà perceptible dans les premiers portraits de l'artiste qui l'insinue non sans malice au cœur même de ses modèles, il imprègne de plus en plus les figures et les paysages de l'âge mûr, pour triompher de ses dernières contraintes dans

les scènes allégoriques que Tydgat a prodiguées au cours de ces derniers temps.

Tantôt il s'y égrène en gammes amorties, voluptueuses comme une caresse interdite, tantôt il précise, sans avoir l'air d'y toucher, le geste ambigu d'un enfant ou d'une jeune fille, tantôt encore il allume une rose cruelle au fond d'une chambrette faubourienne. C'est lui qui asservit au désir la face placide des acrobates et des matelots, auxquels le peintre a consacré un grand nombre de ses toiles, lui qui fait resplendir, comme une image tombée du ciel, un paradis paradoxal où Tydgat s'assigne candidement le rôle du Créateur, lui encore et toujours qui relie les uns aux autres les innombrables épisodes d'une vie pittoresque entre toutes, où la fantaisie et la réalité se confondent dans un émerveillement nervalien.

Cette constante dualité du rêve et du réel est, en effet, chez Tydgat presque aussi littéraire que picturale. Pourquoi s'étonner dès lors si, devant une telle œuvre, on se sent harcelé d'appels doublement tentateurs? Pour n'en citer qu'un exemple, n'est-ce pas le fantôme d'Alain Fournier ou l'ombre de Jean Giraudoux qui rôde dans ce *Souvenir d'un dimanche*, dédié, dirait-on, aux songes conjugués d'Ulen-spiegel et de la Reine Mab? En cela, d'ailleurs, Tydgat ne renie pas sa race qui, tant chez ses peintres et ses poètes que chez ses mendiants et ses bergers, a maintes fois trouvé dans le conte et la fable matière à chefs-d'œuvre. Quel moyen, pour les éternels enfants que nous sommes, de résister à l'attrait d'une belle « histoire », surtout quand cette « histoire » prend corps dans une suite d'images plus captivantes les unes que les autres, où l'œil et l'esprit trouvent une égale joie? Aussi, Tydgat qui, au plaisir de nous émerveiller, joint celui de demeurer émerveillé lui-même, ne faillit-il pas à sa mission. Chaque matin, il s'assied à sa fenêtre et y attend sa Muse. Depuis plus de vingt ans, elle est fidèle au rendez-vous. Par reconnaissance, il l'a souvent fait poser devant lui et nous en a transmis d'éloquents portraits. Pour être nue, elle n'a cependant rien de grec, comme se l'imaginaient les poètes parnassiens. C'est une robuste Flamande, telle qu'on en rencontre dans nos vi-

lages, experte, on le devine, en saines voluptés, mais qui, en souvenir du ciel d'où elle descend, arbore une paire de larges ailes. En cela, elle répond bien au vœu secret d'Edgard Tydgat, qui s'est toujours diverti au double jeu de la vie. De ce magnifique équilibre, il a tiré une œuvre incomparable où ses dons de peintre et de poète se confondent à celui, plus précieux encore, d'une enfance toujours en éveil. Et sans doute, sont-ce là les meilleurs garants de sa durée.

Ce don d'enfance que poursuivent vainement tant d'artistes frelatés, on le retrouve, mais cette foi, si l'on ose dire, à l'état chimiquement pur, dans les **Poèmes de gosses** recueillis par M. Maurice Carème et publiés dans le n° 7 du **Journal des Poètes**.

Qu'il nous soit permis, tout d'abord, de remercier les fondateurs de cet excellent hebdomadaire, l'un des plus audacieux, à coup sûr, dont on ait pu saluer l'apparition.

Servir comme ils le font, chaque samedi, à l'heure du premier déjeuner, un périodique où, en lieu et place des événements du jour, la poésie est exaltée de la première à la dernière page, constitue, certes, une entreprise devant laquelle auraient reculé les poètes les moins raisonnables d'autrefois.

Il faut croire cependant que *le Journal des Poètes* répondait à un besoin, puisque le public lui fait fête et que, lancé avec une certaine hésitation, il proclame aujourd'hui — et avec quel orgueil! — sa volonté de vivre et de bien vivre.

Ce n'est pas qu'il soit parfait en tous points et qu'on ne puisse trouver à redire sur certaines de ses tendances. Mais l'essentiel n'est-il pas, comme il le fait avec une juvénile véhémence, de réaffirmer la primauté de l'idéal et de restituer au lyrisme, trop souvent renié par ceux-là mêmes qui semblaient chargés de le défendre, le prestige dont se glorifiait jusqu'à hier une humanité encore fidèle aux préceptes de l'esprit? Aussi pour toucher au point vulnérable les âmes qu'il cherche à se reconquérir, ne pouvait-il choisir meilleurs intermédiaires que ces *Poèmes de gosses* où palpitent dans leur innocence plénière tous les rêves, toutes

les ardeurs et tous les espoirs auxquels l'homme fait vainement appel à l'heure où il en aurait le plus besoin.

Ces poèmes sont écrits par des écoliers âgés de 5 à 12 ans, et, à ce qu'affirme M. Carême, ils n'ont subi ni corrections ni retouches. Cueillis à fleur d'âme, au cours d'un jeu ou d'une précoce rêverie, ils trahissent, certes, parfois, l'ingénuité des petits doigts qui les ont noués en bouquets. Mais le plus souvent, ils exhalaient de telles résonances et se concentrent en de si parfaits raccourcis, qu'à moins de suspecter la garantie de leur commentateur, ils semblent éclos comme les strophes d'un Verlaine ou d'un Van Lerberghe, dans les profondeurs mêmes de l'être.

Déjà, dans ces quelques lignes, Suzanne, qui a cinq ans, rejoint l'auteur des *Entrevisions*.

Je danse

Je danse, je danse, je danse,  
Et j'appelle les petits anges qui dansent avec moi.

Dans le ciel

Dans le ciel j'ai vu  
Des moutons qui couraient  
Et tous ils portaient  
Une petite fille blonde comme moi.

Jeanneke (six ans) signe ce délicieux poème :

LA POIRE

J'ai coupé une poire.  
Et j'ai trouvé au milieu  
Une belle étoile dorée  
Et tout d'un coup  
C'était une vraie étoile.

Raymond, qui, à sept ans, ignore évidemment Jules Renard, lui dédie néanmoins cet *Haï Kaï* :

LE CHIEN

Il court si vite,  
Si vite, si vite,  
Qu'il perd ses oreilles.

Chez cet anonyme de huit ans, le jeu s'enjôlive d'un premier songe :

## LE SOIR

Le soir est une grande plaine  
 où les Anges jouent aux billes  
 Avec les étoiles.

Cet autre, du même âge, réjouirait aussi l'auteur de *Poil de Carotte* :

## LA RENONCULE

La renoncule sonne près des ruisseaux  
 Pour appeler les petits crapauds  
 Qui oublient d'aller en classe.

Voici l'œuvre d'une fillette de dix ans chez qui pointe déjà la coquetterie :

## CE QUE C'EST...

Le ciel, ce sont mes yeux,  
 Le soleil, ce sont mes cheveux  
 Et moi, je suis encore mieux.

Celle-ci (dix ans) invente cette image adorable :

## LES FLEURS

Les fleurs s'élançant vers la lumière  
 Comme si Dieu les appelait.

Et celle-là, comme le dit fort bien M. Carême, souligne dans trois strophes la valeur magique de la poésie :

## POÈME

Le bon Dieu  
 a ses anges

Le ciel a  
 ses nuages

Et moi, mes agneaux,  
 Ce sont mes poèmes.

Il en est vingt autres tout aussi charmants, qui célèbrent, soit avec malice, soit avec tendresse, mais toujours avec un bonheur égal, les mille émois qui s'allument dans les jeunes âmes.

Certains d'entre eux feraient l'orgueil de maint poète arrivé. Si bien que l'on en arrive une fois de plus à s'interroger sur l'origine du miracle poétique et à chercher, non plus dans les secrets du rythme ou dans les subterfuges de la rime, le nœud de ce passionnant problème. Faut-il y voir une épuration inconsciente de l'instinct, sous l'empire de quelque ange gardien, un élan irrésistible de l'âme dont l'homme serait capable dès ses premiers pas, ou tout simplement une de ces forces obscures par quoi tout être humain s'égale un jour à Dieu, mais qui — ô châtement de l'orgueil! — ne continuerait à agir que sur quelques êtres assez détachés d'eux-mêmes pour s'y abandonner en toute innocence. Seraient-ce ceux-là les grands poètes? Et les plus grands poètes de tous ne seraient-ce pas les tout petits enfants?

MÉMENTO. — *La Nervie* consacre un numéro spécial à *Christian Beck*, où M. Albert Mockel, dans une magnifique étude, célèbre comme il le mérite cet écrivain trop oublié.

Le *Prix Verhaeren* est décerné à M. Carlo Bronne.

GEORGES MARLOW.

#### LETTRES ALLEMANDES

Richard von Schaukal : *Gedanken* (Pensées), chez Georg Müller, München). — Matzke : *Jugend bekennt : So sind wir* (Jeunesse déclare : voilà comme nous sommes), chez Reclam jun., Leipzig. — Leopold Dingraeve : *Wo steht die junge Generation?* (Où en est la nouvelle génération?), chez Eugen Dietrichs, Iéna. — Hippolyte Loiseau : *Gæthe en France; ce qu'il en a connu, pensé et dit*. Editions Victor Attinger, Paris.

C'est comme poète lyrique que Schaukal a d'abord tracé son sillon dans la littérature. Il appartenait à ce groupe de jeunes poètes qui, il y a tantôt quarante ans, en réaction contre un certain naturalisme, ont fait triompher parmi une élite les principes de l'esthétisme et prôné le culte aristocratique de la forme. Comme son compatriote et émule, Hofmannsthal, il apportait dans l'évocation de ses décors d'art et de ses raffinements d'âme toutes les séductions de cette vieille âme autrichienne, si composite, si délicatement nuancée, dont le traditionalisme sans morgue se tempère d'une grâce infinie et accueille toutes les particularités humaines et ethniques. Nul ne s'entend comme Schaukal à ressusciter